

Le Café à l'île de la Réunion.

Avant que les cafés fussent un des revenus considérables du Trésor public, n'ont été connus nulle part, chez le riche et chez le pauvre, et n'ont existé que par intérêt quelques notes historiques sur les premières plantations de l'un des cafés en renom : le Café Bourbon. Une monographie très-complète en a été publiée par M. P. P. Toussaint sous le titre de *Le Café Bourbon*. Les faits qui ont servi de base à ces précieux documents.

Originaire de la haute Éthiopie, le café fut transporté, au quinzième siècle, en Arabie et dans les Indes, et, vers 1650, en Amérique. Fait peu connu, le café se trouvait à l'île indigène de la Réunion ; tout comment on constata ce fait si curieux sous le rapport botanique.

Cinq cents ans environ après la prise de possession de Bourbon par Marin Elaccout en 1715, un navire de Saint-Malo, arrivant des côtes de l'Yémen, poussé par un vent fort qui quitta le port chargé de caféis chargés de son fruit. « Voilà le café, » dirent-ils aux habitants qui venoient de ce café d'étranger. « Le café ! mais nous en avons partout dans notre île. » En effet, le café sauvage couvrait les hautes des onlines et poussait comme à la mauvaise herbe. Entré les arbres qui croissent sous leurs yeux sans avoir attiré leur attention et qui croissent sans leurs soins, il n'y avait de différence que celle qui existe entre un sauvageon et un arbre cultivé. Le sol de l'île était éminemment propice à la culture de la bève déjà célèbre. La colonie compta qu'un être de prospérité allait s'ouvrir pour elle et qu'elle allait passer de l'état d'isolement à la richesse.

Le conseil provincial s'assembla ; il chargea le gouverneur « d'informer le cœur d'un événement aussi avantageux pour tout le royaume de France et pour l'île. » Ce procès-verbal curieux est daté du 11 novembre 1715.

Le gouverneur, le chevalier Parat, parti pour France, fin novembre, et le 4 décembre, le conseil, réuni solennellement, rendit l'ordonnance suivante :

« Chaque habitant s'occupera de la culture du café.
« Chaque homme travaillant, blanc ou noir, de 15 à 60 ans, sera tenu de transplanter et d'entretenir cent pieds de café sur les habitations ».

La compagnie des Indes, maîtresse de Bourbon et de Maurice, se sentait sûre désormais d'un avenir prospère. Elle allait donner à Bourbon une importance chaque jour plus grande.

Mais poursuivons notre récit. Un document que nous allons citer, quelques plants de café moka avaient été introduits dans la colonie, qui déjà avait amélioré par la culture les cafés sauvages. Le 8 novembre de cette année, Pierre Parry (le grand-père du poète Musard, Pierre Goussier et Pierre Parry) dans le quartier de la Courbe, accorde les terrains et le droit de l'obligation prise par le colon, accorde les terrains et le droit de l'obligation prise par le colon, accorde les terrains et le droit de l'obligation prise par le colon.

Vers la fin du mois de juin 1721, un religieux, le P. Jacques, après avoir séjourné quinze jours à l'île, écrit : « Le café sauvage est très-commun dans l'île. On en a fait venir de Moka. Un grand nombre d'autres qui donnent, aujourd'hui, de très-grandes espérances. » Le fait rapporté par le P. Jacques, dit M. Legras, n'a jamais été contredit ; il est vrai.

Mais quel est le café qui doit être soigné, de faire germer ce plant si précieux et de quelle habitation à prospérer ce plant, source de tant de fortunes ? L'histoire a conservé ces noms. C'est sur l'habitation des Citronniers, située au Châssard, dans le quartier de Saint-Denis, que le père des cafés, M. de la Roche, établit d'abord la culture de ce café, qui se distribuait aux premiers fruits qu'il lui a donnés, ainsi que le fait le P. Jacques, dit M. Legras, n'a jamais été contredit ; il est vrai.

On a élevé plusieurs statues à des illustrations locales. Pourquoi le conseil général de l'île de la Réunion, si éclairé, ne ferait-il pas le plan de la bête de Laurent Martin au jardin botanique ? N'a-t-il pas rendu le plus signalé des services à notre belle colonie ? Que les critiques répètent cet oubli.

Ce plant de café devint bientôt légion ; de plus, le café sauvage ayant été mis en culture, la colonie ne tarda pas à pouvoir exporter ses premiers produits.

L'histoire de ces premières tentatives commerciales de l'île mérite que nous s'y arrête. C'est en 1720 que M. Desforges-Boucher, agent de la Compagnie des Indes, écrivait à Paris :

« Les plantations de café ont été nombreuses. Je crois que je pourrais vous en envoyer une petite cargaison en 1724. (Le café moka est un ans à produire). Les faits ne répouident pas à ses espérances. En 1724, il l'expédition en France « un peu de café ». En 1725, Desforges-Boucher mourut. Il était réservé à son successeur, Dumas, de tenir la parole donnée, en 1730, par son prédécesseur. Dumas écrivit, en effet, le 24 août 1737 aux directeurs de la Compagnie :

« Aux promesses et aux paroles je joins les effets. Je suis en état, aujourd'hui, de charger plus de 700 balles de café que j'exporterai par le premier vaisseau, et j'ose assurer, à moins de malheurs au-dessus des connaissances humaines, que cette île sera, dans peu, capable de fournir au-delà de la consommation de la France ! »

Dans les archives coloniales, on a trouvé une lettre de la direction de la Compagnie qui donne de précieux détails sur la production du café, et partant sur l'extension qui fut la culture du café de 1720 à 1737. Cette lettre est datée du 21 décembre ; il y est dit :

« La Compagnie a vu avec bien du plaisir, par les 23,800 balles de café qu'elle a reçues par le Jason, que cette plantation a enfin réussi, et qu'elle a lieu désormais d'attendre, par des récoltes plus riches, et de dédommager de tant de dépenses qu'elle a faites, jusques qu'à présent, pour l'île de la Réunion, qui est devenue un pays si fertile et qui en rend compte à la Compagnie, augmente ses espérances. Ainsi attend-elle de recevoir au moins cent millions de café par les vaisseaux qui touchent à la fin de l'année à l'île de Bourbon. »

Ces prévisions se sont réalisées. En 1738, le café d'Éthiopie fut introduit à la Réunion. Les grains en furent confiés à l'ingénieur Bourcier. Celui-ci les sema avec

soin, et réussit à en faire des plants qu'il distribua aux habitants de l'île.

Ce café de la côte orientale d'Afrique, plus délicat que celui d'Arabie, s'éleva en pyramide. Il se plant dans les régions franches de l'île et est cultivé avec succès dans les hauts des habitations et jusqu'à Salazac.

C'est M. Houran, propriétaire à Saint-Leu, qui propaga dans la partie ouest de l'île cette variété qui, sous le nom de *Café-Léon*, a conquis une notoriété universelle. M. Leroy avait acheté dans le quartier Sainte-Marie (est) une habitation dont tous les cafés avaient été brûlés. M. Houran y avait égardé que les plantes venues des semis de M. Bourcier. Il les transporta à Saint-Leu ; avec une ténacité qui l'honora, il se remit à la culture, et ses produits, estimés entre tous, le dédommèrent amplement de ses soins et de ses dépenses. Saint-Leu est la localité de l'île dont le café est le plus renommé. Les cafiers de Saint-Denis et de Saint-Paul sont également fort recherchés.

Jaques vers 1780, la Compagnie paye le café quatre sous le livre. Elle le paye plus tard vingt sous, puis le café passe à 30 sous.

La condition de la possession lors du fait de mars à juillet. Une habitation possédant 50,000 pieds de café, dit M. Legras, pouvait compter sur un revenu annuel de 20,000 livres, revenu considérable pour un pays où tout ce qui est nécessaire à la vie croît en abondance et qui est excellent, et où les seuls choses qui manquent sont le vin et le froment.

C'était l'âge d'or de la colonie que celui où le café y réussit en masse. Les grandes fortunes y étaient rares, mais le luxe y était inconnu et tous y vivaient dans l'abondance des choses nécessaires.

Le sucre a changé tout cela. Le betterave a tué le café en sucre. On replante les cafiers que l'on avait détruits ; puissant, comme au siècle dernier, la culture du café, des épices et des autres produits industriels, introduits à la Réunion comme aux Antilles, y rendra à nos colons leur modeste, mais constante prospérité d'autrefois.

PAUL CÉE.

FAITS DIVERS

Un journal américain raconte que parmi les épreuves que Sitting Bull, le chef des Indiens Sioux révoltés contre le gouvernement des États-Unis, fait subir à ses hommes, figure la danse du soleil. Voici en quoi elle consiste : les danseurs, réunis en cercle, s'agitent autour d'un poteau sur lequel sont suspendus des amulettes. Ils ont le corps tout nu et ont sur leur sein véritablement un peu de peau de bœuf ; leur tête est couverte d'ornements en plumes d'aigle. La danse, qui est réglée par l'accompagnement de quelques instruments grossiers, est de nature à éprouver complètement les forces d'un homme robuste. A peine accordé-on aux Indiens de temps à autre quelques minutes de répit. Mais cette épreuve n'est pas suffisante pour montrer quelle est la force de résistance de ces Indiens et comme ils rient de la souffrance. Voici un jeune guerrier qui s'est fait suspendre à un poteau. Deux longues épines sont enfoncées dans les chairs du dos ; elles ont servi à attacher le corps à un corde qui le tiennent suspendu. Le moineau mouve-ment déchire les chairs, agrandit les plaies, mais les épines restent pendant trois heures ; le moineau resté ainsi suspendu pendant les rayons brûlants du soleil ne souffre pas de l'effrayant pas, se fait enlacer par les bras de ses compagnons, se fait enlacer par les bras de ses compagnons, se fait enlacer par les bras de ses compagnons, se fait enlacer par les bras de ses compagnons.

La Société de géographie de Paris a reçu des nouvelles de la mission qui explore actuellement l'Ogôoué, fleuve considérable dont les sources sont au cœur de l'Afrique et dont le cours infirmité seulement est connu. Le chef de l'expédition, M. Scrognan de Brazza, enseigne de vaisseau de la marine française, après avoir fait de nombreuses excursions chez les Oeyeba, par lesquels il avait été très-heureusement reçu, s'était avancé jusqu'au pays des Adouma que personne n'avait visité avant lui. Il prescrivit ses mesures, à la date des nouvelles reçues (21 juillet), pour faire venir le reste de l'expédition sur les rives de l'Ogôoué. L'expédition actuelle, si elle peut continuer sa route à l'Ogôoué, en effet, traverse la partie qui reste encore du cours de l'Ogôoué, un effet, traverse la partie qui reste encore du cours de l'Ogôoué, un effet, traverse la partie qui reste encore du cours de l'Ogôoué, un effet, traverse la partie qui reste encore du cours de l'Ogôoué.

— La compagnie d'assurances maritimes de Göteborg a décerné une récompense en argent à un jeune garçon suédois de douze ans pour un exploit que bien peu d'hommes de son âge seraient en état d'accomplir. Il se trouvait à bord du schooner *Falshörns*, qui se dirigeait sur Göteborg, qui est commandé par le capitaine de réserve de Göteborg, qui est commandé par le capitaine de réserve de Göteborg, qui est commandé par le capitaine de réserve de Göteborg, qui est commandé par le capitaine de réserve de Göteborg.

